

reur répondent aux siens au sujet de cette question qui est primordiale ; personne n'accepterait en France une paix qui n'en comporterait pas le règlement.

Abordant la question polonaise, l'empereur envisage que la solution de celle-ci aidera grandement à aplanir les difficultés avec la Russie (difficultés économiques, de frontières, etc.). Il compte sur les nombreuses sympathies austro-polonaises qui peuvent se concilier parfaitement avec l'affection traditionnelle de la France pour la Pologne. Cependant, la disparition du tsar est un amoindrissement immédiat pour la Russie :

— Je ne crois pas, dit-il, que le gouvernement actuel puisse durer. Par conséquent, je suis forcé de réserver toute réponse relative à Constantinople.

Le prince dit que, personnellement, il s'en félicite : avant cette révolution, il était de notre devoir d'insister sur cette aspiration essentielle russe, mais l'intérêt français le plus évident est pour le maintien de la domination turque sur Constantinople, tempérée évidemment par des garanties internationales. En général, dans toute la question d'Orient, l'Autriche devra soutenir plus tard l'intérêt français, et la France, en échange, devra aider l'extension économique autrichienne au détriment de l'allemande.

L'empereur répond :

— Pour la Serbie, la seule question véritablement vitale pour la monarchie est celle de la suppression des Sociétés secrètes qui font de la propagande révolutionnaire chez nous. C'est cette malheureuse politique des dernières années qui nous a menés là où nous sommes. Il n'y a pas bien longtemps encore, les Serbes étaient nos amis, et même nos protégés. L'Autriche les avait sauvés de l'invasion bulgare. Nous sommes arrivés, par une suite de malentendus, envenimés encore par des diplomates imbéciles, à créer à notre porte un ennemi petit, mais des plus gênants. Il faut changer cela. Nous sommes disposés à lui donner une large place, avec toute la côte albanaise comme débouché. Ainsi, la Serbie pourra se refaire et nous ne demandons qu'à l'y aider.

L'empereur parle encore de la valeur incontestable des troupes serbes ; puis passant aux Roumains, il estime que le *statu quo ante bellum* serait, de ce côté, la meilleure solution. Subitement, il dit :

— A propos des Balkans ! Il y a une puissance de l'Entente qui cause secrètement avec la Bulgarie. Le Bulgare ne croit pas son secret éventé. Cela n'a, du reste, pas grande importance, car tous ces rêves d'empire en Orient vont forcément se terminer par le *statu quo*, ou à peu près.

Le prince répond que, pour sa part, rien ne peut lui être plus agréable que cette perspective du maintien de la Turquie, la politique de François Ier étant la seule politique pour la France en Orient.

Le prince touche à la question de la Belgique et du Congo : étant officier dans l'armée belge, il est de son devoir d'insister particulièrement sur ce sujet. L'empereur partage tout à fait la manière de voir du prince.

Enfin, le prince aborde la question la plus difficile, celle de l'Italie. Il dit à l'empereur qu'il craint que ce soit là le point qui fasse tout échouer. Ce n'est pas le sentiment national des deux peuples qui s'oppose à la paix : ce sont les ambitions des politiciens et les susceptibilités des partis politiques. L'Allemagne entretient chez eux la haine et le mépris de l'Autriche : là encore nous trouvons la marque de la trahison allemande. Pour pénible que cela puisse sembler à l'empereur, il ne peut que lui conseiller de contenter les Italiens dans la limite de la justice. L'empereur répond qu'il ne peut exister chez lui aucun faux amour-propre personnel ; il traitera cette question avec la même sérénité que toutes les autres, mais, en abordant directement avec les Italiens, on n'aboutira à rien. Il faut, avant tout, que la France, l'Angleterre et la Russie soient bien décidées à faire la paix avec l'Autriche ; alors on se réunira pour discuter les demandes italiennes et chercher à les contenter. Il faut aussi tenir compte de l'opinion publique en Autriche et des désirs justifiés que lui soumettent ses peuples. S'échauffant alors, il raconte les débuts de la campagne italienne, l'imprévision du haut commandement autrichien, toute l'armée italienne dans le Frioul et, en face d'elle, seulement quelques bataillons territoriaux et "mes braves Tyroliens". Ils les ont arrêtés pendant un an sur ce qui avait été jugé la première ligne des avant-postes. Quand l'empereur parle des Tyroliens, il est très éloquent.

Mais l'heure s'avance. L'empereur dit qu'il a fait venir le comte Czernin, non point seule-